JEAN-PIERRE CALLU

(1929-2014)

Si pour moi évoquer Jean-Pierre Callu est un devoir et une œuvre de *pietas* dont je m'acquitte volontiers, tant j'ai de dettes à son égard, reconnaissons que la chose n'est pas aisée, car c'était un homme difficile à pénétrer. Voici d'abord quelques faits biographiques. Jean-Pierre Callu est né à Paris le 23 octobre 1929, fils d'un ingénieur et d'une des filles d'Edouard Mérite (1867-1941), un peintre et sculpteur animalier. Je me rappelle aussi l'avoir entendu mentionner un ancêtre qui avait participé au coup d'Etat de Boulogne de 1840 du futur Napoléon III, ou à l'évasion du fort de Ham de 1846, je ne sais plus. Il reçoit une éducation stricte dans un milieu catholique et fréquente le collège de l'Oratoire Saint-Michel de Picpus. Malgré ou à cause de cette éducation chrétienne, qu'il a lui-même transmise à ses enfants, il a semblé plus tard détaché de la religion, et a en tout cas choisi d'étudier exclusivement des auteurs païens. Éloigné de Paris durant l'Occupation, il y reprend ensuite ses études. Il entre en 1951 à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, une école à laquelle il restera fidèle, soutenant les normaliens quand il le pouvait ; et il est reçu cacique à l'Agrégation en 1954. Il continue ses études à l'École pratique des Hautes Études, puis part à Rome comme membre de l'École française de Rome de 1957 à 1959. C'est là qu'il rencontre Florence Turiaf, une jeune chartiste, qu'il épouse en 1960. Il se trouve que j'ai eu l'occasion de faire sa connaissance plus tard à la Bibliothèque Nationale, où elle dirigeait le département des manuscrits, à l'époque où je m'intéressais aux paperolles de Proust. Avec elle il aura deux filles, Cécile et Agnès (elle-même chartiste et aujourd'hui en charge du Département des arts graphiques du Musée des arts décoratifs). Assistant de latin aux facultés des lettres de Strasbourg (1959) puis de Paris (1960-1963), Chargé de cours (1963-1969), Maître de conférences (1969-1970) puis Professeur (1970-1972) à l'université de Haute-Bretagne à Rennes, il devient par mutation Professeur à l'université de Paris X-Nanterre (1972-1988) puis de Paris IV-Sorbonne (1988-1998), parallèlement à une direction d'études d'« Histoire et littérature du Bas-Empire » à l'EPHE (IVe section) depuis 1981. C'est à Nanterre que j'ai découvert Jean-Pierre Callu, quand j'y passais ma licence, et je me souviens encore de la manière dont il traduisait et commentait, les yeux perdus sur l'horizon gris du campus, le livre d'Ammien Marcellin sur l'expédition de Julien en Perse et sa désastreuse retraite.

Les honneurs ne lui ont pas manqué : chevalier de la Légion d'Honneur, officier de l'Ordre national du Mérite, commandeur de l'Ordre des Palmes académiques. Surtout il a été élu le 10 février 1995 membre ordinaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au fauteuil du médiéviste Pierre Marot, et a été président de l'Académie pour 2004.

Il était membre de nombreuses sociétés savantes en plus de la nôtre : Société française de Numismatique (Paris), Société française d'Archéologie

classique (Paris), Société d'Histoire religieuse de la France (Paris), Société roumaine de Numismatique (Bucarest), mais il était particulièrement attaché à la Société nationale des Antiquaires de France, dans laquelle il m'a introduit, et dont il a été président en 1992.

Ses travaux sont consacrés à ce qu'on appelle maintenant l'Antiquité tardive, dans le double domaine de la numismatique, à laquelle il a notamment consacré sa thèse d'État de 1969 sur *La politique monétaire des empereurs romains de 238 à 311*, et de la littérature, où il s'est intéressé en particulier à l'*Histoire Auguste*, à Symmaque, au *Roman d'Alexandre* de Julius Valère, et aussi à Gerbert d'Aurillac en collaboration avec son ami médiéviste nanterrois Pierre Riché. Il était en empathie avec l'aristocratique Symmaque, auquel il semblait parfois presque s'identifier, et dont il appréciait l'élégance, la politesse et le style recherché.

Au regard de l'inflation actuelle, il a assez peu publié, parce qu'il cherchait à ne pas se répéter. C'est pour la même raison qu'il a toujours refusé une réunion de ses articles en un volume de *Scripta*. Le caractère décisif et novateur de ses travaux, d'un sérieux sans concession et loin des modes, n'en apparaît que davantage.

Pour ses élèves, il était un maître imposant et donnait d'abord une impression de froideur. Le cadre principal était celui du séminaire aux Hautes Études le vendredi après-midi. On y croisait, selon les époques, Marie-Anne Marié, Claude Brenot, Olivier Desbordes, Cécile Bertrand-Dagenbach, Agnès Molinier-Arbo, François Chausson, Valérie Fauvinet-Ranson, d'autres aussi que je n'ai pas connus. L'admission au séminaire se faisait par une sorte de rite initiatique. Jean-Pierre Callu vous interrogeait en public sur vos recherches et vos centres d'intérêt. Il trouvait immédiatement les failles et décelait les mauvaises idées. Une fois accepté au séminaire, il fallait se mettre au niveau. Car on était placé sans le moindre préliminaire *in medias res*, et ces *res* étaient généralement très pointues. Je me rappelle ainsi avoir été plongé dans la tradition manuscrite de l'*Histoire Auguste* quand j'ignorais presque tout de l'œuvre elle-même. Après le séminaire, le pot rituel au Balzar prolongeait les échanges sur un autre mode. On pouvait y parler de l'architecture du XIX^e^ et du quartier de la Nouvelle Athènes, où il a vécu une bonne partie de sa vie et où je vivais alors moi-même, et qu'il aimait beaucoup. Cet homme secret et difficile d'accès se révélait très attentif et d'une grande sensibilité. Il se montait notamment soucieux du bonheur privé des autres, conscient qu'il était que la vie académique ne saurait combler l'existence. En le fréquentant davantage, on découvrait plus encore ses qualités humaines, voilées par la pudeur. Il adorait ses filles, et a pu plus tard sécher telle réunion savante pour emmener son petit-fils au Parc Monceau.

Il avait un niveau d'exigence très élevé (d'où le petit nombre de ses thésards) et dispensait peu les compliments, parce qu'il voulait tirer ses élèves vers le haut. S'il s'est parfois montré avec eux déconcertant et même sec dans sa sincérité, on sentait en même temps chez lui une grande bienveillance et toujours il les aidait. Cet empressement contredisait l'horreur devant la manifestation des émotions.

Par une ironie du sort, la seule nécrologie détaillée de Jean-Pierre Callu dans la presse grand public est parue dans le journal *Le Monde*, qui n'est sans doute pas celui où il aurait souhaité de préférence lire une notice sur lui. Car il avait ses idées, qu'il ne cachait pas et qui lui ont parfois nui. C'est cela peut-être qui, joint à un étonnant pessimisme naturel, avait fait naître en lui une certaine désillusion qui était peu compréhensible de l'extérieur, tant la vie semblait globalement avoir souri à son talent. Mais tel était Jean-Pierre Callu, un homme plein de paradoxes et parfois imprévisible, avec qui on ne savait trop comment se comporter. Juste après la cérémonie à l'occasion de son élection à l'Académie, qui avait eu lieu dans la superbe salle de la Monnaie, il déclarait à l'un des organisateurs : « J'ai raté ma vie, j'aurais aimé être préfet ».

Il nous a donc quittés le 29 août 2014. Ses travaux nous restent, et certainement pour longtemps, mais lui nous manque. Je retiendrai, pour ma part, la leçon de sérieux et de rigueur morale qu'il nous a donnée.

Étienne Wolff

Ce rappel de souvenirs scolaires, sorte de chronique juvénile, ne prétend pas à la dignité de la *laudatio* classique : Jean-Pierre Callu accueillerait un exercice académique avec le mélange de scepticisme un peu désabusé et d'indulgence ironique, que j'ai observé de sa part lors de rencontres espacées, et trop rares, entre la fin de nos études et notre élection conjointe à Paris-Sorbonne. Avec Jean-Pierre disparaît un des plus chers camarades de ma jeunesse.

Nous étions entrés tous deux, à l'automne 1947, dans l'Hypokhâgne de Louis-le-Grand, l'HK2, comme nous disions, et nous avons eu, jusqu'à l'agrégation des lettres classiques, en 1954, un itinéraire commun : les khâgnes de Louis-le-Grand, en alternance, après une admissibilité à Ulm non couronnée de succès ; nous n'avons ni l'un ni l'autre considéré ce *tirocinium* prolongé comme une épreuve, mais plutôt comme un exercice fécond de volonté et de perfectionnement. Entrés « bicas » à Ulm, nous possédions déjà, dans les matiières essentielles de l'agrégation des lettres, le niveau de connaissances et la méthode intellectuelle requis dans un concours démeuré très sélectif. Nous avons connu la pédagogie rude, mais si efficace, de Roger Pons ; la fantaisie inspirée de Paul Maury, qui nous révélait dans le choix de ses textes de versions latines des zones inexplorées par les anthologies, telle la *Table claudienne de Lyon* ; la discipline, tempérée par une certaine *copia* cicéronisante, du thème latin triomphant représenté par Lucien Sausy ; le lyrisme philosophique d'Étienne Borne… et l'exubérance socratique de M. L. Savin. Du Lycée Louis-le-Grand émerge aussi un souvenir particulièrement significatif pour notre vocation ultérieure : la lecture, en « cube », des *Histoires* de Tacite. Dans la pause de midi, après les agapes spartiates de l'Intendance, le demi-pensionnaire Callu et l'« interne » André

ont pu, comme Montaigne, « parcourir d'un fil les histoires de Tacitus », plus ou moins assis par terre dans la cour inférieure contiguë à la Pagode – temple très fonctionnel du divin Vespasien. Notre cursus parallèle nous a ensuite, après l' « intégration », menés à l'agrégation des lettres classiques, et à une quatrième année qui a décidé de nos choix définitifs. Oserais-je rapporter, à côté des activités visibles de « sous-caïmanat » qui nous a fait tourmenter en « improvisé » latin ou grec Paul Veyne et Robert Turcan, notre conférence de culture générale à l'École Nationale des Services du Trésor ? je ne saurais prétendre que, pour Jean-Pierre, ce contact fortuit avec l'argent public a créé une vocation de numismate.

Il ne m'appartient pas de retracer les étapes d'une carrière universaire brillante qui a conduit Jean-Pierre Callu de l'École Française de Rome au cursus classique des Universités. Grande fut ma joie d'être élu en même temps que lui, en 1988, dans l'Université de notre jeunesse, qu'il était de bon ton de moquer, pour les Normaliens, mais dont nous avons emporté en province l'image d'excellence. Nos itinéraires de recherche ont divergé, mais j'ai eu souvent l'occasion de consulter Callu pour les marges économiques et financières de quelques-uns de mes travaux, et toujours avec le plus grand fruit, qu'il s'agît de la « crise de 33 », ou des variations monétaires de l'Empire, jusqu'à l'Edit de Dioclétien. Ma curiosité pour le *Graeculus* Hadrien m'a souvent ramené à l'*Histoire Auguste*, et j'ai toujours consulté le tome I de la CUF, que Jean-Pierre a cosigné, avec le plus grand profit intellectuel. Si notre camarade lisait ces quelques lignes dictées par l'affection posthume, il pourrait dire avec Horace : *Non omnis moriar, multaque pars mei / uitabit Libitinam.*

Jean-Marie André